

06:11 - 23 juillet 2011

"Transformers 3" versus cinéma d'auteur

Les films américains sont-ils les complices d'un modèle dominant? Pour en débattre, autour de la table, un représentant du film d'auteur, le réalisateur belge Frédéric Sojcher, et un représentant des studios américains, Olivier Dock, vice-président de la Motion Picture Association.

Par Sylvestre Sbille

L'été apporte, comme chaque année, son lot de blockbusters made in USA. C'est aussi l'occasion pour les exploitants orientés art et essai de (re) programmer des films de qualité, souvent européens, qui n'ont pas rencontré tout leur public potentiel lors de leur sortie. Deux visions du monde s'affrontent dans les salles obscures, deux tendances presque antagonistes. Serez-vous plutôt action, effets et grand spectacle? Ou réflexion, contemplation et recherche esthétique? Au-delà de ce choix personnel et sans doute non exclusif, se profile en filigranes un combat discret, lancinant et sans doute perdu d'avance. Car on ne peut s'empêcher de penser que le goût puissant et universel d'un cinéma fast-food et hyper-disponible ne tend à niveler la richesse des particularismes, et à s'imposer partout.

C'est, en tout cas, la thèse défendue par Frédéric Sojcher, avec son récent film "Hitler à Hollywood": le cinéma américain nous aurait été imposé de force après la Seconde Guerre mondiale, dans le cadre du plan Marshall, et diverses initiatives pour développer un cinéma européen fort et structuré auraient été étouffées dans l'œuf. Le cinéaste imagine, pour Micheline Presle, un film de jeunesse mythique. La doyenne du cinéma français aurait été dirigée par un réalisateur pro-européen mystérieusement disparu. Une manière amusante et intéressante de mettre en scène ce combat des chefs, et d'ouvrir la réflexion.

Le cercle d'affaires Val Duchesse a récemment organisé, dans l'atmosphère conviviale d'un restaurant bruxellois, un affrontement à fleurets mouchetés entre deux représentants de ces univers antagonistes: le cinéma d'auteur européen et les blockbusters américains. A votre gauche: Frédéric Sojcher. A votre droite: Olivier Dock. Le premier amène une connaissance encyclopédique du cinéma (l'auteur de "Cinéastes à tout prix" est également professeur à la Sorbonne). Le second est vice-président de la Motion Picture Association, laquelle rassemble les principaux studios américains, Sony, Fox, Warner, Universal, Paramount...

L'état des choses

En toile de fond, il y a cette hégémonie du cinéma américain, presque partout dans le monde. En Europe, seuls quelques cinémas nationaux résistent encore et toujours à l'envahisseur, par exemple en France ou en Allemagne. Ces cinémas nationaux "forts" arrivent à pratiquer un jeu égal sur leur propre territoire, avec parfois 50% de parts du marché. L'ombre au tableau: ces grands succès-là — souvent des comédies — ne marchent réellement que sur leur territoire d'origine et vivent très mal l'exportation ailleurs en Europe (avec cependant des films qui se rient de toutes les règles, comme "Bienvenue chez les Ch'tis").

A contrario, certains cinémas ne résistent que très mal à la puissance de feu américaine, et voient leurs films nationaux réduits à la portion congrue, comme en Italie ou en Espagne (entre 7 et 9% de parts du marché seulement, malgré Almodovar).

Frédéric Sojcher craint que cette mainmise américaine ne réduise des pans entiers de l'inconscient collectif mondial à une seule vision du monde. Le débat est lancé. Olivier Dock ne répond pas. Sourire poli. Il pourrait rétorquer, sans doute, que le cinéma indépendant US existe lui aussi, avec toute sa richesse et sa diversité. Il n'empêche. Le monde est saturé d'images empruntées à l'American Way of Life. Un véritable rouleau compresseur. Et on ne s'étonne presque plus que la famille moyenne qui vit à l'intérieur de nos télévisions (et donc de notre inconscient) se déplace dans un SUV à 50.000 euros, mange ses corn-flakes dans une cuisine à 200.000 et collectionne les situations dramatiques où c'est la consommation de biens matériels, les signes extérieurs et l'ascension sociale sous toutes leurs formes qui constituent les uniques enjeux.

Rappel historique

"Il n'en a pas toujours été ainsi", relance Frédéric Sojcher, qui rompt le silence. "Dans les années 30, le cinéma européen est florissant. Marlène Dietrich et Jean Gabin sont des stars immenses, qui éclipsent, dans le cœur du public, les stars américaines elles-mêmes. Les films circulent suivant un circuit intra-européen, et sont souvent tournés dans plusieurs langues, notamment par des studios comme RKO."

Olivier Dock ne bronche pas. L'homme des studios américains sait que, lors de la Libération, les Américains apportèrent avec eux des marchandises (Lucky Strike), des habitudes (de la viande à tous les repas), mais surtout des films, qui déferlèrent littéralement sur le Vieux Continent. Quel meilleur vecteur pour proposer la manière de vivre opulente qui règne là-bas? Mais il s'agit aussi d'une certaine forme de propagande en sourdine. Au cours des années 50, le public européen développe un culte pour les Etats-Unis: chacun croit, de bonne foi, que là-bas tout se passe comme dans une comédie avec Cary Grant et Audrey Hepburn. Et tout le monde veut leur ressembler: grosse cylindrée, maison indépendante dans un quartier résidentiel; bref, "Diamants sur canapé"...

Le cinéma européen résiste, avec notamment le Traité d'alliance franco-italien. Frédéric Sojcher repasse à l'attaque: "C'est l'époque des Don Camillo. Les films ont la double nationalité, ce qui permet une exploitation économique efficace des deux côtés des Alpes. Il fallait trouver un terreau commun aux deux pays: ce fut l'antagonisme entre un maire communiste et un curé plus traditionnel. Le communisme était très présent, en Italie comme en France. C'est le succès colossal de ce genre de films qui a permis les Visconti et les Rossellini..." Olivier Dock ne relève pas et garde sa réserve. Oui, songe-t-il certainement, dès les années 70, ce système pé-

riclite, avec la multiplication des chaînes de télévision. Des centaines de chaînes privées voient le jour en Italie, sans aucune obligation de programmer des films nationaux. Résultat: une chute vertigineuse du nombre de films tournés chaque année, puis la ruine progressive de Cinecitta. Et une voie royale pour le cinéma US.

La réaction européenne

En France, on s'organise. Le pays de Beaumarchais ne compte pas suivre le même chemin. Frédéric Sojcher retrouve du mordant: "A la création de Canal +, au début des années 80, les pouvoirs publics réglementent et la chaîne payante doit investir massivement dans le cinéma français." Suivront, au début des années 90, les accords du Gatt et leur fameuse "exception culturelle": la France obtient que le cinéma ne soit pas traité, dans les accords internationaux, comme n'importe quel produit industriel. Viendra ensuite la directive "Télévision sans frontière", qui impose un quota de productions européennes aux heures de grande audience. Sans oublier l'intelligent "Fonds de soutien" mis en place par le CNC: chaque billet de cinéma vendu en France, que ce soit pour un film américain, turc ou français, sera taxé d'une petite somme destinée au CNC, lequel aide à la création... exclusivement nationale. Le cinéma (mondial) aide à produire le cinéma (français).

Olivier Dock hoche la tête.

Demain

Malgré tout, le cinéma américain continue à régner en maître et à augmenter sa prédation sur les pays aux productions dites plus fragiles. Sans oublier que les films eux-mêmes constituent une des plus importantes exportations américaines à l'échelle mondiale, devant l'automobile. On joint donc l'utile à l'agréable: les films se vendent bien, et ils vendent indirectement une foule de sous-produits, en en faisant la publicité!

Pour résister, Frédéric Sojcher lance quelques idées. "Il ne faut pas obligatoirement essayer de faire des films à l'américaine en Europe, comme le fait Luc Besson. Il faut leur faire une meilleure place. Par exemple, en programmant, sur les chaînes nationales européennes, un film européen tous les mois. Les Belges découvriront les perles du cinéma réaliste danois, les Anglais pourraient s'initier au méconnu thriller espagnol, et ainsi de suite... Par ailleurs, le cinéma européen pourrait être enseigné dans les écoles, histoire que les jeunes soient au courant qu'une alternative existe, et ce également dans un registre grand public: les comédies sentimentales britanniques, les grandes fresques italiennes qui parviennent encore à se faire, etc. Enfin, il faudrait que le nerf de la guerre, l'éternel financement, soit plus important. Comme on le sait, le cinéma aux Etats-Unis est une véritable industrie." La comparaison citée par Sojcher donne froid dans le dos: la part du budget alloué par l'Europe à l'audiovisuel serait de... 0,0007%. Olivier Dock reste songeur, le regard fixe.

Il ne s'agit sans doute pas de savoir si on doit préférer "Des Hommes et des Dieux" aux aventures trépidantes des superhéros qui traversent régulièrement l'Atlantique pour débouler sur nos écrans. Il en faut pour tous les goûts, et pour tous les jours de la semaine. Et les règles générales sont trompeuses: "X Men le commencement" est un film américain à gros budget, mais c'est un film drôlement intelligent. Et certaines productions de chez nous sont parfois, il faut l'admettre, d'un nombrilisme terrifiant. Mais comme le rappelle le réalisateur belge,

"continuer à aimer une culture dominée est un exercice fatigant", et sans doute sommes-nous autorisés à "questionner le financement octroyé au développement de notre imaginaire collectif européen, via son plus important vecteur: le cinéma".

Mais le vice-président de la Motion Picture Association n'écoute déjà plus. Le repas est servi.
1

Copyright ´ L'Echo